Marseille

# FEMMES ÂGÉES DANS LES LIEUX ET LES TEMPORALITÉS DE LA VILLE

Monique HAICAULT

## Introduction

Si les acteurs et en particulier les femmes ont été longtemps absentes de la recherche urbaine - l'École de Chicago parlait au mieux d'un citadin ordinaire - absentes aussi des préoccupations des urbanistes et des aménageurs, que dire alors des personnes âgées, plus encore des femmes âgées, parentes pauvres des Sciences sociales, perçues uniquement comme des consommatrices de soins ou des pivots dans le réseau des solidarités familiales et de voisinage.

Les femmes âgées sont des sujets sociaux urbains à part entière, pour peu qu'on essaie de penser les villes à partir des citoyens, en tentant de prendre en compte la diversité des personnes qui par leur présence/absence et leur mobilité façonnent le mouvement et la forme des villes et concourent à la qualité du vivre ensemble.

Un courant plus récent de travaux impulsé par la recherche féministe au Canada et en Europe a replacé les acteurs, définis certes par leur appartenance sociale, mais également par le genre et la génération, au centre des questions empiriques et théoriques concernant notamment l'urbain, l'espace et le temps.

Le propos s'inscrit dans ce courant, par une approche des pratiques effectives de mobilité de femmes âgées d'une même génération, au sein d'un espace urbain donné, Marseille.

Il s'agit de rendre visibles les modalités de circulation d'une cohorte de femmes âgées dans différents espaces-temps de l'agglomération. Repérer les lieux et les moments où les femmes âgées se retrouvent, se parlent et, traversant la barrière des âges échangent avec d'autres. S'interroger sur les rythmes des présences/absences des femmes vieillissantes dans l'espace public. Souligner alors comment leur droit de cité est limité par les contraintes matérielles que leur imposent le cadre bâti, ses aménagements, ses encombrements, et à certaines plus qu'à d'autres. Un droit de cité limité aussi par les contraintes immatérielles, celles des temporalités et des rythmes urbains, celles de la violence et de l'insécurité ressenties par les femmes et si mal prises en compte en France, contrairement au Canada ou dans certains pays européens. Contraintes enfin qu'impose à toutes l'image collective négative de l'âge, et à quelques-unes une conception étroite de la tradition à laquelle elles adhèrent, faute d'exercice de leurs droits élémentaires acquis dans les sociétés démocratiques.

## Qui sont les femmes âgées?

On sait que le terme «personnes âgées» recouvre des acceptions différentes selon les époques, les pays, les institutions, et selon l'acteur qui définit et conçoit les bornes des âges, un acteur généralement masculin. Il est possible que l'âge de la retraite étant récemment retardé en France, l'âge d'entrée dans le groupe «personnes âgées» va subir lui aussi des modifications dans le sens d'un décalage vers le bas. Les statistiques en France agglomèrent tous les plus de 60 ans, si bien qu'il est difficile de chiffrer l'effectif de la tranche d'âge qui nous intéresse c'est-à-dire les femmes ayant entre 60 et 80 ans; avant 60 ans elles sont encore actives, après, elles risquent d'être peu visibles et peu mobiles en ville, l'Insee ayant fixé à 75 ans l'âge de la possible dépendance. Le groupe représenterait en France environ 18% de la population totale soit plus de 10 millions de personnes dont au moins 6 millions de femmes.

Les personnes âgées femmes et hommes observées appartiennent à une génération historique celle de l'après-guerre au plan national et à Marseille celle qui a été sa force active par excellence. Une génération économique donc, mais aussi politique car elle a contribué à rendre aux Français leur liberté et à accorder enfin aux femmes la plupart de leurs droits.

En prenant l'exemple de Marseille, on se demandera ce qu'offre la ville à ces femmes, hier pionnières de sa dynamique sociale urbaine.

## Les femmes âgées à Marseille

Les femmes âgées à Marseille présentent une très grande diversité de situation au regard des grands facteurs de différenciation sociale. La répartition des diplômes oppose des femmes peu instruites à des femmes ayant déjà fait des études supérieures, avec entre ces extrêmes une grande proportion de femmes moyennement instruites. Les femmes immigrées mises à part, les marseillaises âgées comptent très peu d'analphabètes. Si beaucoup de ces femmes ont eu une activité professionnelle durable qui leur procure une retraite relativement confortable, les écarts cependant peuvent être considérables, le mariage étant toujours un bon atout économique. Les 2/3 sont mariées ou vivent en couple, mais les veuves sont de plus en plus nombreuses (1 sur 5 environ), tandis qu'un certain nombre vivent séparées ou divorcées - elles composent la génération par qui le divorce est arrivé - et que très peu sont

restées célibataires. Un petit nombre de femmes âgées cohabite avec un parent plus âgé, mais là encore les chiffres manquent, ces situations intéressant peu statisticiens et démographes. Difficile aussi d'estimer la proportion de grands-mères et la taille de leur descendance. Les Suisses, les Belges, les Canadiens semblent plus avancés que les Français sur ces questions.

Les femmes âgées ne constituent pas un groupe homogène au regard de leur expérience de l'espace public, de l'accès aux équipements de la ville ou aux services offerts dans les différents quartiers. Le niveau d'instruction et sa rentabilité dans la profession s'est révélé un facteur clé de différenciation des femmes âgées entre elles, tous les autres semblent en dépendre.

Dans les villes du monde entier, surtout les plus récentes où se radicalise la ségrégation socio-spatiale, l'espace est historiquement divisé socialement, économiquement, fonctionnellement, culturellement, si bien que dans une vieille cité comme Marseille les femmes âgées se répartissent dans les zones d'habitation en fonction de leurs revenus - elles sont plus nombreuses que les hommes à posséder leur maison -, de leur ancienne occupation professionnelle et de leur niveau culturel, mais aussi en fonction de leur lien avec l'histoire démographique de la ville.

Le centre-ville avec un habitat ancien et relativement vétuste, actuellement en rénovation, concentre le plus grand nombre de femmes âgées vivant actuellement seules, veuves ou divorcées. Avec des revenus limités, elles occupent de petits logements en location dans des immeubles anciens sans grand confort, donnant au mieux sur des placettes, ou sur des rues étroites relativement bruyantes. A contrario les femmes âgées en couple et bien pourvues en ressources diverses habitent les quartiers plus aérés du Sud et de l'Est, soit dans des villas avec jardins, soit dans de petites résidences confortables mais éloignées du centre-ville, très souvent en copropriété. Les autres se répartissent dans toute l'agglomération où une vie de quartier est de plus en plus menacée par de nouvelles constructions inaccessibles pour elles car le plus souvent en copropriété, une vie de quartier menacée aussi par les saignées des nouveaux axes de circulation rapide qui les éloignent toujours plus du centre-ville, ainsi que des quartiers voisins. Enfin les cités concentrées principalement au Nord, rassemblent les familles immigrées de cultures différentes selon les vagues de migration, qui ne s'entendent pas toujours entre elles, au sein desquelles les femmes âgées de ces milieux culturels, mais également d'anciennes marseillaises devenues plus précaires, semblent invisibles et pour beaucoup d'entre elles, quasiment cloîtrées.

Si l'automobile a été une des conquêtes fortes des femmes de cette génération, et reste un instrument majeur de l'exercice du droit de cité - dans l'état actuel des transports collectifs urbains - toutes les femmes à ces âges ne disposent pas d'un véhicule personnel, toutes ne savent pas conduire, toutes n'ont pas la jouissance libre de la voiture, le mari se réservant souvent ce droit sans que cela ne soit jamais clairement formulé. La plupart des femmes âgées sont donc renvoyées aux seuls transports collectifs - le bus ayant leur préférence - à la marche à pied, ou bien à se faire véhiculer par un grand enfant, un ou une amie, une voisine, tandis que quelques imprudentes font encore du vélo sur la corniche le long de la mer.

## La présence des femmes âgées en ville: des lieux, des moments, du mouvement

Il est des lieux et des moments dans la ville où les femmes âgées s'imposent par le nombre. Ces lieux de présence des femmes sont des lieux publics qui leur garantissent une certaine sécurité et leur offre des moments paisibles et la possibilité de se parler.

Ce sont tout d'abord les jardins et les squares des quartiers anciens ou des nombreux noyaux villageois qui composent l'agglomération de Marseille. Les beaux parcs des grandes Bastides des collines sont moins immédiatement accessibles. Plusieurs générations de femmes s'y côtoient, enfants, mères et grands-mères. Ces moments en commun sont quasiment codifiés par leur temporalité en durée et en régularité. Les femmes y viennent seules ou à plusieurs, à pied ou en bus, l'après-midi pour y prendre l'air, souffler, «être entre elles». Les musulmanes plus jeunes avouent que ce sont des moments et des «lieux à elles», les enfants justifiant leur présence hors de la maison, elles sont tranquilles. Certaines y emmènent parfois leur vieille mère. Dans les grandes cités qui barrent le paysage de Marseille depuis la mer, les jardins sont rares. Un espace avec quelques arbres, des bacs à sable accueillent à de rares moments les plus âgées qu'on voit assises sur les bancs, enfouies sous leurs voiles, à côté d'autres maghrébines de leur proche voisinage ou de leur famille, toujours accompagnées de jeunes enfants. On est loin du modèle anglais des cités-jardins.

D'autres lieux propices à la présence en nombre des femmes âgées se sont révélés remplir de façon inattendue une fonction de socialisation, ce sont les grands centres commerciaux dont la France a fait sa spécialité. Il en existe pour toutes les catégories sociales à Marseille, comme dans d'autres villes de pays industrialisés ils sont devenus des lieux de rencontre de personnes âgées, seules ou accompagnées. Des couples se donnent rendez-vous sur les parkings, passent un moment ensemble, font quelques courses, traînant leur cadi comme hier les poussettes. Au Canada, les seniors des deux sexes y passent une bonne partie de la journée, assis des heures durant devant une même boisson ou sur un de ces bancs qui jalonnent les allées de ces temples de la consommation. Il y fait chaud l'hiver, frais l'été. Pas la moindre animation, non commerciale, pour ces grappes de personnes âgées qui visiblement s'ennuient, attendant que le jour passe pour rentrer chez elles.

Le centre-ville est un espace pratiqué par tous. Les retraités femmes et hommes qui l'affectionnaient, avec regrets le délaissent pour cause d'insécurité. Dans beaucoup de villes européennes, le centre-ville - emblème de l'espace public - vieillit; soit il se déplace, soit il prend une signification de simple passage touristique. Sa qualité «d'espace public communicationnel», capable de faire échec au pouvoir centralisateur comme le voudrait Habermas, cette qualité potentielle de lien social durable et d'échange se perd. A Marseille le centre-ville actif s'est amarré dans le gros centre commercial qui brasse une population où se mêlent, mais uniquement aux heures d'ouverture, toutes les catégories sociales, avec une majorité de femmes de tous âges. S'agit-il pour autant d'un espace de communication?

La ville offre en effet peu de lieux tranquilles et gratuits où passer un moment, où se poser, où rencontrer l'autre, ne serait-ce qu'un banc bien placé, à l'écart du mouvement de la rue. On voit parfois des femmes âgées, seules aux terrasses des cafés, ne se parlant pas. Plus souvent accompagnées, elles sont là un bref instant entre deux courses ou dans l'attente de quelqu'un qui les prendra au passage en voiture.

Les moins aisées se déplacent à pied ou en bus dans les rues du centre déclassé du vieux port et des rues commerçantes, évitant, l'âge venant, la grande artère historique qui descend vers le port, que l'on «craint un peu». Une centralité plus récente, plus nouvelle, donnant sur des boulevards ou sur des places plus aérées attire les femmes âgées issues des couches moyennes qui vont y trouver les magasins et les lieux de culture qu'elles continuent de fréquenter, très souvent à deux, musées, cinémas, galeries, théâtres, concerts. Elles s'y rendent alors en voiture empruntant les parkings de surface plutôt que les parkings souterrains réputés peu sûrs; ou bien en bus quand elles habitent les beaux quartiers de la corniche sur la mer.

Les marchés comme les jardins appartiennent aux femmes âgées et valides, elles aiment toutes s'y côtoyer. Dans le film, une longue séquence tournée sur un marché très populaire du samedi matin montre un fort brassage social, ethnoculturel, intergénérationnel. Les plus âgées se rapprochent des plus jeunes, s'activent comme les autres dans les bacs à vêtements «ça fait 40 ans que j'y viens» dit une retraitée venue en bus et à pied car les parkings insuffisants «sont toujours pleins». Les hommes n'y mettent pas trop les pieds. Même les Maghrébins y laissent venir leurs femmes, mais jamais seules, une fille, une belle-fille les accompagnent, elles se protègent et se surveillent mutuellement. Car, rappelle une assistante sociale retraitée, une femme algérienne sort rarement seule, de même que «personne n'entre dans une maison si un homme n'est pas là pour l'accueillir».

Quasi publics, les clubs, les centres sociaux et les maisons de quartier sont véritablement des espaces de loisirs et d'échange pour les personnes âgées. Gérés par les mairies d'arrondissement et le Conseil Régional, distribués sur toute l'agglomération, ils témoignent par leur implantation, par l'éventail des services offerts et par les caractéristiques sociales de leur fréquentation, quelque chose de la physionomie socioculturelle et spatiale de la ville.

Dans ces clubs, les femmes sont majoritaires, à l'exception des clubs plus chics de la Mutuelle de l'Éducation Nationale, où les hommes âgés y sont encore assez nombreux, ce qui confirme les statistiques montrant la meilleure longévité relative des hommes de la fonction publique. Au contraire, dans les centres sociaux plus ouvriers, comme ceux du Panier - le plus ancien quartier populaire de Marseille où l'on voit encore des femmes âgées papotant assises devant leur porte - les hommes se font de plus en plus rares avec l'âge. Les femmes âgées s'y rendent à pied une à une ou deux par deux, chaque après-midi avant 14 heures pour jouer au loto, un jeu de cartes très populaire. Leurs échanges tournent autour de l'horoscope, de la signification d'une pierre portée au cou, de la valeur sentimentale d'un bijou, d'une nouvelle de la famille.

Dans d'autres centres sociaux du vieux Marseille, d'anciennes poissonnières, filles et petites-filles de pêcheurs, remplissent en bavardant leur carton de loto, puis s'envolent, toutes ensemble, vers 17 heures, avant la nuit, chacune chez soi, à pied, en bus, parfois en taxi. Ailleurs, dans des clubs occupant de beaux bâtiments dans des parcs où «l'on peut garer facilement sa voiture», des grands-mères cultivées jouent au scrabble, plusieurs fois par semaine ou au bridge en couple. Les après-midi dansantes hebdomadaires des clubs de quartier attirent toujours les femmes qui s'y rendent à pied. Comme les couples diminuent peu à peu, joyeusement les femmes dansent entre elles. Une occasion de se pomponner, de sortir, de parler.

Les femmes rencontrées ne manquent pas d'évoquer la saleté des rues, les trottoirs confisqués par les voitures, les passages piétons coupés par des motos folles de vitesse et de bruit, les crottes de chien qui entravent leur marche, le «manque de végétation». Un inventaire des cahiers de doléances d'Aix-en-Provence a permis de constater que les femmes âgées sont nombreuses à réclamer des améliorations de la vie en ville, à être attentives à la propreté et à la qualité urbaine plus que les hommes, davantage gênés par les tags ou l'irrégularité des bus.

## Un rapport à l'espace et au temps relativement peu transformé

Avec l'âge, l'aire de l'espace circulé tend à rétrécir. Les activités à l'extérieur de la maison se réduisent. Les déplacements domicile/travail professionnel ont cessé, ceux du travail domestique et familial diminué. Les moyens de déplacement paraissent alors moins accessibles, moins immédiats, tandis que la mobilité piétonnière se limite en étendue et en aisance. Des quartiers sont délaissés, pour leur image négative, ou par perte de motivation et de goût pour l'exploration.

La ritualisation des trajets et des moments de sorties en ville s'accentue. Des rituels de déplacement ont certes toujours existé, soit pour gagner du temps, soit pour éviter un itinéraire encombré ou peu sûr, mais l'espace se doit maintenant d'être encore plus familier. On a vu des femmes âgées «flâner» au quartier ou au centre-ville, mais ce sont toujours selon des trajets connus, la seule fantaisie tiendra au choix de la rue empruntée ou à l'attente espérée de quelque rencontre amicale. On n'explore plus la ville et avec qui?

Les activités associatives remplissent plusieurs fonctions qui ritualisent l'espace et le temps. Elles impliquent des déplacements réguliers et obligent à sortir à heures fixes. En outre elles favorisent des liens d'échange et de solidarité entre bénévoles, qui font se tenir debout les femmes, accablées par deuils ou maladies.

Malgré une certaine diversité de loisirs, de clubs réservés au troisième âge offrant une variété d'activités, de ressources corporelles et spirituelles, les modes de vie, les modes de ville des femmes âgées prolongent bien souvent ceux qui ont été établis durant la vie active.

Si le rapport à l'espace se modifie peu, le rapport au temps n'introduit pas un mode de gestion du temps quotidien complètement autre. Les rituels temporels ressemblent à ceux de la vie passée, on en ralentit au mieux les cadences et le nombre. Les femmes qui sortaient beaucoup continuent le plus longtemps possible «d'aller de partout», la frénésie des

voyages les prenant un temps, tandis que d'autres se replient progressivement sur leurs habitudes.

On invente peu de choses en vieillissant, à moins que d'autres vous entraînent et qu'on s'y sente bien, encore faut-il que se modifient aussi les représentations sociales dominantes de l'âge et les dispositifs matériels qui leur correspondent.

Une piste est donc à explorer pour améliorer la qualité de la vie urbaine pour les femmes âgées et pour tous; elle viserait à valoriser et surtout à respecter la vieillesse, en changeant son image et ses signes, sans tomber dans le jeunisme, tout en l'amenant à ouvrir au mieux son espace-temps quotidien.

## Un regard sur sa propre vie

Les difficultés des liens familiaux n'épargnent personne pas même les plus aisées. Leur détresse est refoulée. Pour sauver la face elles ne parlent que de ce qui va bien, faisant taire ainsi celles qui n'auraient pas d'aussi bonnes nouvelles à annoncer. Dans les clubs, ce sont essentiellement les femmes qui parlent, qui échangent, qui portent la famille dans le cœur et la tête, tandis que leurs époux paraissent singulièrement absents, sauf de leurs jeux de cartes. Les personnes âgées, les femmes, même les mieux pourvues, ont besoin d'aide elles aussi, d'une aide légère mais prolongée qui pourrait leur éviter une démarche plus lourde de soutien que la plupart ne feront pas. On sait qu'extirper ses rancœurs, formuler les non-dits améliorerait la santé, allégerait les relations aux autres. Beaucoup trouvent dans le travail associatif de quoi colmater un peu plus leur silence et fermer leur regard sur leur propre vie. La santé mentale et affective des femmes âgées est perçue - quand elle est prise en compte - comme une conséquence inéluctable du vieillissement, alors qu'elle est aux yeux d'autres approches thérapeutiques, une conséquence du silence durablement entretenu par tous.

La bonne santé d'une société, et à l'évidence son degré de civilisation, peuvent se lire dans la qualité des conditions de vie offertes à ses aîné(e)s, mais également à la prise de conscience que ceux-ci sont amenés à porter sur leur vie, pour l'accepter, la considérer, l'aimer sans la condamner, afin d'apprendre aussi à la quitter plus sereinement. Les deux registres sont liés et se renforcent mutuellement. La canicule de l'été 2003 vient de rappeler, avec l'isolement et la détresse des personnes âgées dans les villes - des femmes le plus souvent - combien nos sociétés ressemblent à des malades en mal de soins.

Les clubs tellement fréquentés et tellement utiles se donnent à voir, sous cet angle d'approche, comme des lieux et des moments propices à une démarche de santé publique qui concerne autant le cœur et la tête que le corps.

## Un droit de cité inégal: des portraits de femmes âgées dans l'espace public

### La cité interdite

Il s'agit surtout de femmes âgées de culture musulmane qui ne sortent pas de leur cité et ne fréquentent pas le centre d'animation du quartier. Elles sont très nombreuses dans Marseille. Par leur analphabétisme, leur ignorance de la langue comme de la ville, par leur repli sur une certaine conception de la tradition (mariage forcé et culte de la virginité pour les filles), elles entretiennent la violence des rapports fille/garçon dans les cités. On sait qu'elles n'ont pas clairement soutenu la récente et courageuse Marche des Femmes des cités, leurs petites-filles, et qu'elles défendent toujours plus volontiers leurs fils. Cette génération de femmes immigrées accepte son enfermement et sa totale exclusion des droits des femmes alors qu'elles sont des citoyennes françaises.

### Les femmes itinérantes

Pour certaines catégories de femmes âgées, la vie semble considérablement plus facile en vieillissant que pour d'autres démunies de tout, parfois rejetées à la rue. On a rencontré des femmes sans toit, relativement âgées qui subissent une extrême violence de la part d'hommes à la rue comme elles. Elles refusent toutefois d'aller dans les lieux d'accueil où le bruit, la promiscuité les dérangent, préférant alors la pseudo liberté de la rue. Quand elles se font agresser, elles disent que la police les soutient mal et les traite avec mépris ou pitié. Aussi cherchent-elles à se rendre invisibles, des itinérantes qui se cachent.

Au Canada il existe des lieux d'accueil avec du personnel qualifié pour aborder ces violences, lieux qui font encore défaut en France. Un numéro de téléphone vert semble absurde pour aider des personnes précarisées, d'autant que les cabines téléphoniques sont devenues extrêmement rares en ville. Depuis les années 80 Montréal s'est donnée pour tâche de comprendre l'itinérance au féminin afin d'adapter les solutions à la réalité, compte tenu du gros écart constaté entre les ressources destinées aux hommes et celles destinées aux femmes, qui pourtant sont presque aussi nombreuses que les hommes sans toit.

### Le repli au quartier des femmes âgées d'origine modeste

Une autre figure de femmes âgées repliées au quartier est représentée par d'anciennes marseillaises issues souvent des vagues d'immigration successives italiennes, arméniennes, espagnoles ou corses. D'origines différentes mais de même culture religieuse, ces immigrés se sont souvent mariés entre eux. Nées à Marseille, les femmes sont allées à l'école et ont été socialisées très tôt à une vie urbaine. Pour le film, j'ai eu l'occasion d'en rencontrer, bavardant, l'hiver au soleil, durant les belles heures de l'après-midi, assises sur les bancs des petites places au cœur des anciens villages qui ont fait de cette agglomération sa singularité. Elles se connaissent toutes, aiment parler de leur vie, des hommes, car elles se disent toujours amoureuses, ça n'est pas elles qui laisseraient au fond de son lit mourir de soif l'une d'entre elles. Les solidarités tissées au fil des ans, au quartier et entre communautés, ont vite dénoué les attaches d'origine. L'école a joué résolument son rôle d'intégration, de socialisation de base, dont les musulmanes âgées et même plus jeunes ont été tragiquement privées.

Les traditionnelles marseillaises assidues des jeux de loto sont des femmes pour qui Marseille n'a jamais vraiment excédé aussi bien dans leur pratique que dans leur imaginaire, les vieux et typiques villages formant la première demi couronne de la grande cité. Cet enracinement a contribué probablement

à façonner sa face la plus vivante. Dressons le portait d'une de ces authentiques Marseillaises.

Pascaline, ancienne poissonnière, habite depuis toujours Le Panier, le plus vieux quartier de Marseille. Fille d'une fratrie de 10, elle épouse à 18 ans un patron pêcheur. Elle aura deux fils qui aujourd'hui l'aident à vivre car elle n'a pas de retraite, même si elle a vendu toute sa vie le poisson de son mari à la Criée du Vieux Port, aujourd'hui transformée en Théâtre où elle n'est jamais allée.

Belle femme, élégante, elle joue au loto deux fois pas semaine dans un centre social près de chez elle, s'y rend à pied, mais rentre en taxi. Elle fréquente aussi d'autres clubs des quartiers avoisinants, prend un bus mais jamais le métro. Chaque jour elle sort pour ses courses dans son quartier, va voir dans d'autres quartiers accessibles en bus, ses enfants, des amis ou pour soigner «ses nerfs». Elle n'a pas de voiture et n'a jamais conduit. De temps à autre un de ses fils l'emmène hors de la ville, vers les Alpes, ou vers la mer, avec son unique petite-fille.

Lasse de tout, du bruit, des nouveaux quartiers, elle a été cambriolée trois fois et semble encore très ébranlée par tout ce qui est un peu différent de son ordinaire. Depuis tous ces cambriolages, ses fils lui ont interdit de donner son numéro de téléphone, ils la protègent et du coup la contrôlent.

De l'autoritarisme ordinaire de la classe ouvrière décrit par Adorno, les époux et les fils de ces dames - ouvriers qualifiés de ce qu'on a appelé l'aristocratie ouvrière - ont porté les valeurs, celles qui considéraient normal, l'enclavement des épouses au foyer, vouées à «tenir la maison», à ne sortir qu'au quartier, à ne fréquenter les espaces centraux qu'accompagnées.

## Une victime de l'urbanisation accélérée

Hier employée de ménage dans une maison de retraite, Françoise habite depuis sa retraite un pavillon tout neuf, construit dans les nouveaux lotissements s'étageant sur une vaste colline surplombant le port de marchandises. Frappée par la réalisation d'un Grand Projet d'aménagement Urbain, la colline accueille aussi sur ses flancs instables un des plus grands centres commerciaux d'Europe, pièce maîtresse du projet. Avec le pavillonnaire social en copropriété, le projet vise donc à transformer la composition sociale de ce vaste espace occupé hier en partie par un des derniers bidonvilles de la ville. L'ancien noyau villageois se maintient sur le haut de la colline avec sa population plus ancienne, plus vieille, plus précaire aussi.

Françoise est très déprimée par les énormes chantiers qui ont bouleversé sa vie quotidienne, car une grande artère la coupe désormais de la maison de son fils.

Venue du Nord pendant la deuxième guerre mondiale après la mort de son père, elle s'est retrouvée veuve, encore jeune d'un ouvrier des chantiers navals. Ses trois enfants habitent à côté. Depuis deux ans, elle vit avec un gardien de nuit du port autonome qui, à sa retraite a perdu son logement de fonction. Il «profite» donc du beau pavillon que la Société du Grand Projet Urbain a offert à Françoise contre le terrain qu'elle a dû céder. En échange, elle se laisse balader dans la rutilante Twingo bleue, mais ils «évitent Marseille au maximum». Elle conserve une certaine nostalgie du Vieux Port, y descend en bus de temps à autre avec une amie de sa rue, mais n'a jamais pris le métro. Comme son ancien mari «lui avait interdit le permis», c'est sa fille qui l'emmène en voiture dans les grandes surfaces, tandis qu'une ambulance lui fait traverser Marseille de bout en bout pour suivre à l'Hôpital un lourd traitement de santé. Elle va régulièrement à pied jouer au loto au Centre Social de son quartier.

Meurtris tous deux par les transformations «horribles» de leur ville, ils cherchent à s'en évader pour «ne pas mourir d'ennui».

## Une figure montante de femme âgée urbaine, les citadines circulantes

Des femmes encore jeunes, cultivées, indépendantes économiquement, actuellement souvent seules, divorcées ou séparées, mais pour certaines encore en couple composent une nouvelle figure de femmes urbaines vieillissantes. Motorisées, elles sont très mobiles, mais n'aiment pas trop sortir le soir seules, privilégiant les activités diurnes et sur la semaine pour garder le dimanche et les soirées chez elles, seules ou entre amis. Leur vie de quartier a peu de points communs avec celle des repliées-enracinées. Ni les marchés, ni les cafés, ni les commerces de quartiers ne les attirent. Leurs relations s'exercent ailleurs qu'au quartier, car elles se sont nouées au sein de leur milieu social et professionnel. Elles connaissent moins leurs voisins que les membres de leur club de bridge ou de Scrabble ou que ceux de leur groupe religieux ou sportif. Quand elles fréquentent le centre-ville, en dehors de leur vie associative qui peut être intense, c'est pour les grands magasins et les boutiques, certains jours à certaines heures, cherchant tout de même à y aller en voiture. Ce sont des assidues des grandes plages ou des clubs privés aménagés sur la Corniche, mais aussi de tout ce que Marseille offre de culturel. Leur vie familiale élargie les pousse à circuler beaucoup et en dehors de la région.

Quand on parle avec elles de leur vie urbaine, on a l'impression qu'il s'agit d'une autre ville. Elles semblent ignorer les problèmes que rencontrent les femmes âgées; elles rechignent à parler de la violence et de l'insécurité comme si la question était taboue. Peur ou défi? Arrogance pour le moins, rencontrée assez souvent chez les Marseillaises de milieu intellectuel, plutôt choyées par la vie, par la ville. L'étendue de leur mobilité, leurs pratiques urbaines les apparenteraient curieusement à celles des hommes de leur milieu.

## Les nouvelles citoyennes, une autre figure de femme seule

Des femmes seules d'un nouveau type émergent des recherches et des observations et prennent chair dans les entretiens. Ces femmes développent un rapport à la ville, dégagé, pratiqué et ouvert, voire revendicatif dans la mesure où, voulant sortir le soir, elles trouvent toujours moyen de se faire accompagner ou d'accompagner. Les associations caritatives et culturelles leur fournissent de bonnes raisons de ne pas se laisser enfermer dans le modèle dominant aujourd'hui de la génération pivot, de la grand-mère gardienne ou sonnette, bien

qu'elles prennent souvent un petit enfant pour les périodes de vacances et ont encore parfois la charge matérielle d'un grand enfant. Elles disent avoir choisi la solitude, mais pas une solitude accablante, car elles sortent, lisent et communiquent beaucoup, curieuses de la vie et des autres. Elles ne se rangent pas dans le stéréotype de «la femme seule» échafaudé par les démographes français ou en attente du prince charmant comme le voudrait le sociologue, une caricature de femme forcément laide, âgée, isolée, captive, dépendante. Certes cette figure existe, mais elle est également masculine comme l'ont montré les sociologues suisses, elle se retrouve davantage chez les enracinées au quartier et au-delà de 72 ans que parmi ces femmes instruites et bien vivantes qui cependant n'ignorent pas la situation plus précaire d'autres femmes et connaissent les embarras de la ville qu'elles voudraient atténuer.

## Vivre ensemble en ville, vers une nouvelle citoyenneté, la place des aîné(e)s

Le droit à la ville en tout lieu en tout temps est loin d'être acquis pour toutes les femmes et encore moins quand elles entrent dans la catégorie repoussoir de «femmes âgées». L'exercice de ce droit récemment acquis est fortement inégal. Des obstacles de nature matérielle et immatérielle entravent la vie urbaine de beaucoup de citadins, de citadines âgées, limitant singulièrement le droit à la ville, à l'espace du monde commun. Ces contraintes se renforcent mutuellement.

Les contraintes matérielles proviennent d'abord du cadre bâti et de son histoire dont les marques, les ancrages sont pesants pour les citadins qui vivent et circulent dans la ville. La densité des espaces ne cesse d'augmenter au détriment des jardins et des voies piétonnes, tant souhaités par les sujets vieillissants pour une mobilité plus libre et plus sereine.

Il est bon de rappeler que Paris doit la plupart de ses jardins à une loi qui a su imposer au début du XIX$^{e}$ siècle, qu'à toute surface construite corresponde une surface au moins égale en espaces verts et jardins.

L'automobile individuelle est incontestablement un obstacle décisif au bien vivre ensemble en ville. Elle produit les encombrements des trottoirs, des rues, le non respect des passages piétons, les risques d'accident, la pollution sonore et respiratoire. Elle est aussi la cause des grands axes de circulation, décidés souvent de façon anarchique, en dépit de la vie sociale des quartiers au sein desquels se creusent des tranchées et des barrières infranchissables, bruyantes et nauséabondes.

Les moyens collectifs de déplacement, qui sont et seront la seule réponse à l'automobile individuelle en ville, ne sont pas assez diversifiés, fréquents, étendus, sûrs et confortables. Des solutions rapides et simples peuvent déjà être envisagées. A Montréal, l'arrêt du bus par exemple sur simple demande d'une femme âgée est une initiative heureuse, obtenue par la coordination des collectifs de femmes avec des institutions qui assurent en outre le suivi des décisions.

Les zones piétonnes ont été une réelle conquête des citoyens mais elles ne sont ni respectées ni assez nombreuses. Elles devraient être laissées aux seuls marcheurs. Outre l'absence de végétation, de bancs pour se reposer, poser un paquet, ou un enfant, ces zones manquent d'îlots de calme, de traverses où retrouver le charme de la lenteur, du silence. La ville de Naples a imaginé des jardins et des rues de la lenteur, une initiative à suivre.

Parmi les contraintes immatérielles on retiendra surtout la violence, la foule, les temporalités urbaines.

La violence urbaine a une signification sociologique certaine, celle du contrôle social de la présence et du comportement des femmes dans l'espace public. Elle permet de maintenir un ordre masculin dominant qui assigne aux femmes des fonctions, également des places ainsi que des codes de présentation de soi. Elle s'exerce à des degrés divers, en tout lieu, en tout temps, sous des formes diverses, y compris sous le masque de la libération des mœurs que prend une certaine drague. Plus profondément, elle est à la racine des images, des représentations collectives, des modes de comportement de chaque sexe, et en fonction de son âge. Bref, elle participe du codage des rapports hommes/femmes. Les femmes âgées subissent leur propre part de violence, au dedans comme au dehors et dans les médias. Elles l'intériorisent sous forme de peur ou bien se refusent à en saisir la portée sociologique et politique plus générale.

Son éradication sera le fruit d'un long travail qui devra compter des alliés parmi les hommes, des alliés sûrs et déterminés qui ont singulièrement manqué au mouvement des femmes des années 70 et causé en partie ses difficultés. Il faudra aussi que se développent les alliances entre pouvoirs publics et collectifs de femmes et de citoyens, qui semblent comme au Canada assurer une meilleure efficacité aux solutions proposées. A Montréal encore, des taxis qualifiés prêtent, au cours de leur ronde, une attention particulière à la sécurité des femmes. Une proposition qui va dans le sens d'une alliance citoyenne élargie.

Les temporalités, les flux, les rythmes urbains font obstacle à une vie urbaine plus souple. La pression temporelle urbaine a singulièrement parasité l'espace public. Cet espace «du monde commun» a été transformé, notoirement par les automobilistes y compris par une catégorie de femmes âgées, en lieu de passage plutôt qu'un lieu de communication, de halte et d'échange. Causes d'encombrements et de foule les temporalités urbaines créent une densité corporelle et de mouvement redoutée par les femmes âgées qui craignent d'être bousculées, déséquilibrées ou agressées, et fuient ces lieux et ces moments. Les politiques temporelles des villes en Europe se sont lancées dans une stratégie d'aménagement des temps sociaux qui vise encore peu le mode de ville des sujets âgés.

Aujourd'hui les femmes âgées constituent une sorte d'observatoire de l'état de la citoyenneté sociale des villes. Leurs comportements urbains en soulignent les carences mais aussi les transformations possibles, tournées alors vers une civilité qui sera à repenser, à enseigner, à apprendre. Elles seront demain les sujets urbains les plus nombreux de la civilisation urbaine qui se mondialise.

Refusant de vivre cloîtrées comme certaines encore aujourd'hui ou comme leurs mères hier, elles peuvent contribuer aux transformations de la ville, pour peu qu'on les écoute et qu'elles osent prendre la parole. Mais, comme hier, elles vont

devoir affronter le renouveau de violence des rapports de sexe, ainsi que les résistances de certaines femmes aveuglées par leurs conditionnements. Comme hier, elles devront s'unir pour impulser des changements. En premier lieu agir sur les représentations collectives négatives des femmes et de l'âge, auxquelles elles devront refuser de se conformer en posant un autre regard sur le temps de la vie et pour cela renouer, au besoin avec les philosophies et les arts de vivre qui valorisaient le vieillissement.

L'heure est venue de développer une politique urbaine en direction des femmes âgées à laquelle celles-ci se doivent de participer sur tous les plans, matériels et symboliques. Alors la richesse potentielle de leur présence et de leur contribution pourrait faire advenir une plus authentique civilisation urbaine.

*Monique Haicault,*
*Sociologue, LEST, Aix-en-Provence*

**Travaux personnels servant de référence au texte:**

Les remarques et les portraits s'appuient sur une recherche effectuée avec Sylvie Mazzella, sur la mobilité des jeunes retraités dans Marseille, «La ville en mouvement, mobilité des jeunes retraités dans Marseille»,1997, Ministère de l'Équipement et des Transports, LEST-CNRS.

De nombreux travaux existants sur la question du vieillissement et de la vieillesse ont servi aussi de point d'appui dont on ne peut donner les références bibliographiques.

Le thème «Temps des femmes, Temps des villes», objet de récents colloques en France, fait suite à la question des temps sociaux et des temporalités sociales des femmes actives, étudiée et enseignée à Toulouse, Aix-en-Provence et Ottawa. «L'expérience sociale du quotidien, corps, espace, temps», ouvrage publié par les Presses de l'Université d'Ottawa, en 2000, réunit mes principaux travaux sur ces questions.

Des observations personnelles, avec ou sans caméra ont porté sur l'organisation de l'espace, des lieux et des temps des femmes dans des villes d'Europe, d'Asie centrale, de Chine et d'Inde, également des États-Unis, du Canada et d'Amérique du Sud, et même d'Afrique, ce qui offre toujours la possibilité de tenter des comparaisons et de susciter des questions.

Récemment j'ai pu réaliser deux petits documents vidéo, l'un sur la ville de Rennes, l'autre sur Marseille dont une suite est en chantier, sur le thème «Qualité de la vie urbaine et femmes en ville».

La transmission dans les rapports de génération est plus développée dans un récent article «La dette dans les rapports de génération: une transmission en changement», paru dans la Revue EMPAN n°50, 2003, Jeunesse et génération(s), jeunesse et transmission, éd. érès.

## «MARSEILLE, DES FEMMES DANS LES LIEUX ET LES TEMPS QUOTIDIENS»

L'objet de ce nouveau document de la série «Temps des femmes, temps des villes», aborde la question du droit de cité pour toutes les femmes à partir de l'exemple de Marseille. La diversité sociologique des femmes est saisie dans un lieu, un grand marché populaire du samedi matin, moment où se côtoient toutes les communautés qui ont successivement peuplé ce grand port de la Méditerranée. Mais les inégalités sociales d'accès à l'espace public se lisent dans l'éloignement des cités du centre-ville d'où les femmes disent s'échapper à grand'peine. Les inégalités se manifestent aussi dans les densités de présence des femmes selon les lieux et les temporalités. Le matin, on voit les mères et les grand-mères autour des écoles dans les quartiers anciens, le midi montre les acheteuses qui arpentent fébrilement les rues piétonnes du Centre, tandis que sur les bancs publics des jardins des lycéennes trompent leur faim d'un sandwich et que les déplacements des handicapées, des poussettes et des couples âgés semblent entravés par des voitures sur les trottoirs ou des escaliers non aménagés. L'après-midi, on suit les seniors qui se rendent à pied au club de danse, en fin de journée, les jeunes actives qui bavardent aux terrasses des cafés du Vieux Port, la nuit enfin, chasse les femmes de l'espace public. Les images de rue sont ponctuées de très courts entretiens et de quelques récits comme celui d'une ancienne Assistante Sociale qui évoque le patient travail d'intégration en milieu urbain des femmes de la Méditerranée, récit appuyé par celui d'une Animatrice de Cité, alors qu'une femme aisée et cultivée vante la qualité de son mode vie dans un des plus beaux sites de la ville. Le film s'ouvre sur la courageuse Marche des Femmes des Cités arrivée à Marseille le 14 février 2003.

Vidéo de 22 minutes réalisée tournée et montée par Monique Haicault, avec un soutien de la Préfecture de Région PACA. 2003.

...

*Marseille est un laboratoire social vivant où peut être testée la problématique qui consiste à lire un espace urbain en observant la place occupée par les femmes.*
*Elle se décline en trois points:*
*• La diversité sociologique des femmes en milieu urbain : un lieu type de l'espace public (un marché fréquenté par toutes, La plaine, ou une rue commerçante du centre-ville).*
*• Les inégalités d'accès à l'espace public selon le lieu d'habitation (cités loin du centre-ville, centre-ville, quartiers).*
*• Les temporalités urbaines au féminin (le matin du TD, écoles, marché, ou bien le retour du travail le soir bus métro, le 12-14 heures de la consommation au centre, et des collégiennes, la soirée des jeunes et des sorties accompagnées, le retrait des femmes seules).*